

« POURQUOI ? ET PAR QUI ? Tout ce temps du transfert ».

Cet argument ne me vient pas dans la surprise, alors que le titre " a surgi " il y a quelques mois. Cette première remarque concerne ce que j'appréhende, à ma façon, comme antinomique, entre le "ruminé" de l'écriture d'un exposé d'analyste pour des collègues, et la dimension événementielle d'un dire propre à notre champ.

Pourtant, et pour y articuler rapidement la question du transfert qui nous occupe, Lacan a fait valoir à partir des écrits de Lucie Tower qu'ils étaient l'oeuvre d'une psychanalyste. Et plus encore, en redonnant consistance à cette notion de contre-transfert, que Freud avait fini par condamner ! La lecture qu'il en fit, en 1963, dans le séminaire "L'Angoisse" est bien autre chose qu'une interprétation psychologique. Je vous propose d'en discuter à partir de notre actualité.

Le titre de l'exposé est à mettre du côté de la pensée incidente, "Einfall" freudien, pour ce qui choit de singulier. Il s'est presque imposé, ça c'est fait très vite.

Dans mon souvenir, il est "tombé" d'on ne sait où, il est tombé dans la précipitation de cette phrase : elle a plu. Ce plaisant, en y pensant après coup, n'est pas venu par hasard. C'est parce que la double identification que le titre promettait (pourquoi ? par qui ?), ne pouvait qu'indiquer tromperie pour l'analyste...

Mon titre serait une plaisanterie ! Pourquoi pas, au même titre, disons, qu'une comédie humaine qui s'écrit tout ce temps de la psychanalyse, plutôt que la tragédie que l'imaginaire exalte. Finalement tout dépend de ce qu'on entend par vie privée. Nous, sommes dans l'éclusage, selon l'expression de Lacan d'une vie psychanalysée...C'est dans " L'acte analytique" qu'il emploie ce terme¹.

¹ Séance du 27 mars 1968 , « L'acte psychanalytique » - Lacan.

« À partir du moment où on fait une analyse, il n'y a plus de vie privée... Ça ne veut pas dire qu'elle devient publique. Il y a un éclusage intermédiaire : c'est une vie psychanalysée, ou psychanalysante. Ce n'est pas une vie privée. Privée, ça veut dire tout ce qui se préserve sur

" Tout ce temps du transfert ", sous-entend que cela finirait.

Nous savons, d'expérience des cures, qu'à la fin ça ne s'arrêterait pas aux noeuds supposés d'une réponse ou même d'un sujet. C'est ainsi que je comprends : "l'inconscient qui est un savoir sans sujet", selon Lacan qui réduisait intensément l'identification, jusqu'à celle des séances.

Pour poursuivre la métaphore, en envoyant ce titre au C.A. du Cercle Freudien j'ai senti d'emblée qu'il y aurait possibilité d'en découdre. Et ce fut tout. Mais nous connaissons l'invalidité du signifiant : le senti/ment.

La preuve : ce fut dans un 2^o temps, quand il a fallu argumenter ce titre pour l'inscrire sur le site, que j'ai pensé "mais qu'est-ce qui m'a pris?", c'est exactement le moment où j'ai appréhendé. Pour exposer je ne pouvais que me fier à ce titre si peu réfléchi, et pourtant inscrit. Et il n'y avait en guise de réflexion que : " mais qu'est-ce qui m'a pris !".

Pourtant il existe une autre définition du mot appréhension en termes de logique. C'est ce qui a permis la levée de mon inhibition. La définition dit que c'est la première idée qu'on prend d'une chose, et c'est sans jugement. Nous pouvons nous y retrouver, momentanément, à ce suspens, puisque c'est la règle que l'on énonce aux analysants. Mais ça ne s'arrête pas là, analytiquement. Y ajouter que, pour continuer sans risquer de dévider sans fin, il y faut la condition de savoir lire autrement, selon notre grammaire analytique. Ainsi le : "Mais qu'est-ce qui m'a pris " pourrait s'entendre " m'appris ", apprendre. La rumination de l'analyste qui écrit s'appuierait sur sa lecture qu'il ne savait pas. Par exemple, lire en risquant le "qu'est-ce qui m'a pris" comme " être pris par un qu'est-ce?". "Qu'est-ce ?", ce qu'on ne peut pas savoir, et qui s'impose comme butée, ce à quoi on se heurte. Cela résiste.

Puisque la résistance est toujours au réel.

Lacan, le 24 mars 76, concluant les journées de l'Ecole Freudienne sur "Inhibition et Acting out" exprimait son malaise d'avoir été comblé par tant d'exposés "plutôt astucieux" de nombreux analystes. Il s'en voulait d'un tel résultat de "l'avoir ouvert" et ajoutait, je dois vous le citer, que son unique consolation était " cette histoire du bout de réel ; et ce bout de réel, il faut quand même tâcher d'un tout petit peu l'incarner. Ce bout de réel, qu'est-ce que ça veut dire, en somme ? Quand on prend celui qui est le plus, si je puis

ce point délicat de ce qu'il en est de l'acte sexuel et de tout ce qui en découle... mais il y a un tout autre plan sur lequel ça joue cette histoire de vie privée, c'est justement celui de la consistance du discours. »

dire, à la portée de notre main, s'il y a quelque chose qui témoigne que de réel il n'y a que des bouts, c'est bien ce qu'on appelle communément la résistance, et ce qu'on appelle également la castration."

Et j'ajouterais, c'est là que "ça craint" !s'intéresser à sa résistance publiquement, parce que nous sommes privés, plutôt que la refouler, ce n'est pas donné, ça se paye de lettre, de l'être... dans un forçage pour inventer à partir de la désorientation que nous produit l'inconscient. L'artiste nous précède, c'est son quotidien de faire tenir l'improbable. Il y a, pour les analystes, de l'artifice, de produire, le bout de réel, qui impose loi d'une orientation².

C'est ainsi que je comprends que Lacan parlant de ses séminaires sous forme d'enseignement, a dit que c'est l'alibi, probablement l'alibi pour commander au réel. Nous ne nous étonnerons pas du coup qu'il ait fait valoir, dans "L'Angoisse", l'unique publication sans doute, nommée Countertransference de Lucie Tower³, où elle relate sa "façonne", le truc pour que certaines analyses présentant difficultés puissent se terminer.

" La façon qu'elle a de le dire" séduit Lacan lisant les "prodigieuses confidences de cette *femme analyste*", entendre : pas selon la norme mâle, dont pourtant des hommes analystes échappent (J'avais lu : sous condition d'un rude brisement dans une conférence de Lacan, c'était à l'époque! L'analyse est dans son époque, on entend plutôt dire, aujourd'hui : virilité en perte!). Tower tenta une autre parole qui ne relevait pas de sa formation

² 1978-11-10, Conférence chez le professeur Deniker - Lacan.

"L'inconscient c'est le Symbolique et c'est en cela qu'il tient au Réel. Il tient au Réel et même il le commande. C'est en cela que le langage régit le Réel. C'est bien pour ça que j'énonce que le Réel c'est l'impossible : il est tout à fait impossible que le langage régisse le Réel. Il est également impossible que quelque chose se présente comme non orientable ; c'est ce qui m'a entraîné à symboliser par ce qu'on appelle une bande de Moebius ce qu'il en est de l'inconscient. Dans l'inconscient on est désorienté. Cette prééminence du Symbolique sur le Réel, c'est ce qui constitue à proprement parler l'inconscient. Qu'il y ait dans tout cela des incidences psychologiques, est ce qui m'a écarté de le reconnaître comme tel. L'inconscient c'est ce qui impose sa loi au Réel. Entre le raisonnement mathématique et l'inconscient il y a toute la différence d'un lien qui impose sa loi au Réel. C'est bien pour cela que le Réel est là en rôle d'intermédiaire. C'est aussi pour cela que j'ai essayé avec la topologie, c'est-à-dire ce qu'on peut considérer comme ce qu'il y a de plus avancé dans le raisonnement mathématique. C'est aussi pour cela que j'ai essayé de comprendre, de présenter ce qu'il en était de l'inconscient". JL.

³ - Lucia Elisabeth Tower, "Le contre-transfert", in *Le contre-transfert*, Paris, Navarin/ Le seuil.

médicale, ni de celle de son institution analytique. Mais ne nous y trompons pas. Rien ne semblait obliger cette femme analyste à prendre un tel risque. Je rappelle que Lucy Tower était alors la présidente de la *Chicago Psychoanalytic Society* lorsqu'elle avança ce travail sur le contretransfert, d'abord à Chicago, en mai 1955 puis, en décembre de la même année, devant l'*American Psychoanalytic Association* à New-York, elle avait 57 ans. Elle était l'une des didacticiennes les plus actives et reconnues du *Chicago Institute*.

En déployant son intérêt pour le texte de Tower, Lacan vise une remise en cause de la butée que l'analyste maintient s'il reste pour son analysé, je cite : "le lieu de l'objet partiel". Il en déduisit l'échec de Freud pour Dora et La jeune homosexuelle, deux femmes à qui on ne la racontait pas, concernant la possession !

Lacan souligne le courage de Tower, en particulier dans les leçons des 20 et 27 mars 1963. Je soumetts à votre appréciation ce qualificatif de courageuse qu'il emploie, auquel je ne souscris pas. Je pense que le désir de l'analyste, s'il ne fait pas toujours plaisir parce qu'il intime plutôt le désordre de l'inconciliable, sans culpabilité, semble faire monnaie courante des fins d'analyses d'analystes aujourd'hui. Ou alors serions nous tous courageux ? Ce qui me fait m'interroger : " Que veut souligner alors de particulier Lacan concernant le risque pris par cette analyste?".

Il nous est possible de savoir, c'est même recommandable, son comportement pour qu'un patient, qui lui plaisait si peu, se déglace et précipite son analyse vers le dénouement. Elle le dit, en pesant ses mots : on peut suivre l'évolution de l'écriture entre les notes au brouillon et l'exposé de Tower, comme l'examine Gloria Leff, analyste à Mexico. Je recommande son ouvrage récent, il s'agit de : "Portraits de femmes en analyste. Lacan et le contre-transfert" (Epel, essais). Tower ne cache pas quelques secrets partiels dont, seule, elle jouirait et il n'est jamais question des affects de sa vie. Pour reprendre une remarque concernant la vie privée de Lucy Tower psychanalysée : elle est dans le dévoilement de son discours analytique.

Lisons donc Lucy, elle supportait de plus en plus mal les silences de mort d'un patient, entrecoupés de plaintes concernant son épouse, tout se répétant, et surtout les symptômes ! Il s'agissait, pour cet homme, comme elle le savait, de son intense angoisse de castration, bloquant tout mouvement de son analyse, reflet de la paralysie de sa vie. Elle remarque qu'un autre patient, au même moment, plus attirant qu'elle décrit comme " plus viril, plus maître de lui, plus droit." s'est tellement défendu avec le semblant et des actings-out qu'elle n'a rien pu mobiliser d'essentiel, malgré son anticipation première de succès thérapeutique. Elle s'attendait pourtant à ce que ses réponses contretransférentielles, inévitablement

érotisées dans certaines cures, soient facilitantes.

Remarquons que Tower était assez libre de ce côté, comme il fallait, situe Lacan. Par exemple lors d'un contrôle elle apprend d'un de ses candidats, très culpabilisé, qu'il n'arrivait pas à se départir de tels fantasmes sexuels, envers une patiente, qu'il ne pouvait plus rien entendre. Et ceci malgré les remontrances et menaces du précédent contrôleur. Tower lui dit : "But how do you know that your feelings toward her may not be really helpful to her ?", la traduction : "Mais comment savez-vous si vos sentiments envers elle ne seront pas vraiment une aide pour elle ?". Le premier analyste, avec son éthique médicale, n'est pas côté psychanalyse, tandis que la réponse de Tower nous apparaît celle d'une analyste en ouvrant à un non-savoir, tandis que l'autre sait ce qui est bien et ce qui ne l'est pas.

Je cite tout de suite une partie du 4^o de couverture du livre de Gloria Leff. Je dirais que ça ne manque pas de piquant. J'ai pu rencontrer l'auteur dernièrement, en parlant avec elle, j'ai oublié de lui demander s'il n'y avait pas là un coup de pub de l'éditeur !

Lucia Tower, notamment, délaissant la noble neutralité analytique, endosse le rôle d'une amie reprochant à un homme (son analysant) de la berner; en s'abaissant ainsi, elle offre à cet homme la preuve de sa force masculine et permet à l'analyse de reprendre son cours. Les femmes s'en tireraient-elles plutôt mieux que les hommes dans le maniement du contre transfert?

Nous savons, malheureusement que trop, qu'il ne suffit pas aux analystes d'encenser ou de répéter ensemble un discours pour le sortir d'une surdité ambiante, c'est tout le contraire. Lacan opéra autrement. Il donna audience à la position de cette analyste américaine dans son Ecole Freudienne, à partir d'un écrit délaissé, au delà de la rumeur ou du titre institutionnel attestant qu'elle fut une analyste compétente. Il préféra examiner, au plus près, je dirais "l'événement" qu'elle a présentifié dans un exposé, pour mouvoir certaines cures. Plus rien ne bougeant depuis longtemps, elle embraya une autre conduite dans la cure de cet analysant figé, ce qui ne fut pas sans effet angoissant pour elle.

L'angoisse de l'analyste, comme appui pour se servir du contre-transfert, est ce qui souleva beaucoup de difficultés, à ce moment là, pour le public des analystes présents au séminaire de Lacan. Durant quelques séances il creusa. En fait, il cherchait ce qui est à laisser tomber dans l'hypothèse que l'analyste peut-être touché par un patient. Il n'admettait pas que le contre-transfert se nourrisse de la sentimentalité éprouvée par l'analyste concernant les patients. Il finit par situer : " Ce n'est pas elle qui a touché

l'autre, c'est l'autre qui l'a mise, elle, sur le plan de l'amour..." (27 février 1963). On verra comment cet homme aimait.

On peut entendre que le transfert n'est pas donné tel que au départ, il est un résultat et non pas un moyen. . Le moyen c'est autre chose qui tient à la "parlotte", il surgit du parlêtre en prise avec son impossible : "qu'il ne sait pas". C'est comme le titre qui m'est tombé d'en l'air, du dedans! Ce désir d'écrire, comme une bavure... bout de réel incarné dans cet exposé, qui n'est pas sans rapport avec ce que, sans trop d'effort j'appelle une définition d'une " mise du transfert"⁴.

Lacan a aimé l'écriture de Tower, je pense qu'il nous faut accorder attention à cette remarque. Son exposé n'est pas un témoignage avec compréhension de cas cliniques, mais elle y est comprise, au plus vif, c'est à dire sans idée préconçue, comme dans une évidence. Sa façon de le dire semble particulièrement touchante pour Lacan, vraiment subjective.

Voici ce qu'elle livre que je préfère écrire : "évidant". Tower se décida à se servir d'un rêve concernant l'attitude de l'épouse du patient. Elle la voit positive pour l'analyse, elle veut se rapprocher d'elle, l'inviter amicalement chez elle. Alors Tower "passe à l'action". Elle décide de reprocher directement au mari, le patient, son insistance inépuisable à se plaindre de sa femme pour obtenir une gratification transférentielle, sans associer autre chose. Elle bascule du côté de la femme, ce qui produit une rage forcenée du patient. Il l'a sadise sans vergogne. Il la "scrutinise" séance après séance, signifiant qu'invente Lacan, emporté par la lecture de l'épuisement de Lucy Tower à vivre une telle violence. Elle écrit : "Le patient me soumit à la scrutation la plus minutieuse, persistante et gênante, comme s'il voulait me déchirer - cellule par cellule." Lacan, à ce moment souligne (c'est en mars 63) que c'est une affaire de désir de mâle que cette recherche chez la partenaire d'un infime débris de ce qu'il suppose, que lui, pourrait lui faire manquer à elle. Or d'une part le manque d'une femme ne se situe pas là. D'autre part, dans la cure, toute tentative d'emprise du patient sur l'analyste produira un deuil de ce qu'il n'y trouvera pas. Puis un deuil de ce

⁴ Le moment de conclure, 1^o leçon, Lacan.

" Dans l'ordre du rêve qui se donne le champ d'user du langage, il y a une bavure, qui est que Freud appelle ce qui est en jeu le Wunsch. C'est un mot, comme on le sait, allemand, et le Wunsch dont il s'agit a pour propriété qu'on ne sait pas si c'est un souhait, qui de toute façon est en l'air, un souhait adressé à qui ? Dès qu'on veut le dire, on est forcé de supposer qu'il y a un interlocuteur, et à partir de ce moment "là", on est dans la magie. On est forcé de savoir ce qu'on demande. "

qu'il voulait posséder. Le patient lâchant ce qu'il croyait que son analyste avait, peut alors s'occuper de son propre manque.

C'est en s'éloignant pour des vacances, où elle oublie cette angoisse de la cure, que Lucy Tower s'assure que ce n'est pas sa jouissance, à elle, par exemple masochique qui est en jeu, elle va bien : " Elle s'ébroue et pense à autre chose". D'ailleurs son patient ne s'y était pas trompé. Tout au long, malgré la résistance, elle s'est débrouillée pour que la manoeuvre du patient reste sa quête concernant l'objet, que lui vise, dans le cadre analytique. Le désir de féminisation (la jouissance) ne pouvait pas être reconnu par le patient qui prenait appui du côté "être" le phallus, absorbant tout son champ d'action dans un mouvement de surenchère surmoïque. D'où ses silences de mort en analyse et d'où son angoisse de castration dans sa vie où il se retrouvait inhibé dans ses actes, et mésestimait son épouse, le féminin, qu'il ne savait pas pouvoir posséder. Tower prend donc soin de cet homme pour qu'il poursuive sa recherche sadique. Il dit alors quelque chose comme savoir qu'il a courbé cette femme analyste, entendons selon son désir à lui, a été la réussite de sa cure. Il a pu touché ses propres limites, sauvegardant la confiance même dans le déchaînement, en prise avec le mouvement du fantasme qu'elle lui laissa parcourir. Tower, en analyste, a veillé d'abord à ce que l'homme en difficulté tienne "en lui-même". C'est à dire que l'écrasement du symptôme par sa dépression ne lui fasse pas fuir l'analyse et qu'il puisse activement s'exercer jusqu'à la fin de la cure.

Le roc de la castration peut se dépasser, et c'est ce que Lacan souligne alors, en écrivant que la condition, dans cette analyse, fut que Lucy Tower passe de analyste femme à femme analyste. En nommant la bascule : Lucy Tower " femme analyste", Lacan remarque : " ...elle s'est posée, elle même, il faut le dire sans trop savoir elle-même, il faut bien le dire, sans le savoir, comme un partenaire féminin".

Que savait-elle, me paraît une question à poser ? Disons, déjà, que nous savons que ce n'est pas la théorie qui l'a guidé, ni sa compétence, ce ne fut pas du côté de ce savoir.

Soit l'analyste est figé comme inaccessible, il sait, et ça n'en finit pas, il ne peut être touché, courbé par l'enjeu de la jouissance que ne peut exercer le patient. Soit l'analyse est le lieu du déplacement de l'objet que l'analyste, apparemment dupe ("...sans trop savoir, ...sans le savoir...") laisse activer, se prêtant à l'artifice. Il s'agit bien d'en créer les conditions. L'analyste ne truque pas, il lâche son savoir faire, il laisse se faire, en veillant seulement à ce que l'analyse se poursuive.

" Sans trop savoir" compte puisque c'est là que Lucy a raté pour l'autre patient qu'elle "loupe", en intellectualisant. Elle est toujours identifiée à la

femme mais du coup, dans ce cas, elle se désespère, comme l'épouse, "de la tonalité méprisante et calomnieuse" dont il les enveloppe avec "sa crasse verbale". Il avait des difficultés d'élocution qui se chronicisaient. Et quand apparaît, là aussi, non sans quelques écarts au cadre, une bascule possible pour la satisfaction de cet homme dans le déroulement de la cure, elle s'interdit, dans ce cas de le laisser jouer de son objet. Il semblait pourtant pouvoir, lui aussi, mais différemment de l'autre patient. Plus précisément, inversement, car dans le versant féminin du fantasme. Il l'exprima. Lui disait vouloir un maître, qu'elle le plie à sa volonté à elle.

Finalement Lucy Tower se décida à l'envoyer chez un collègue homme, écrivant n'y être plus dans cette analyse, puisque son patient, justement, "le plus viril" n'a pas réussi à la placer sur le terrain de l'amour.

Qu'en apprendre?

Pour s'avancer analytiquement, évitons l'écueil de l'interprétation savante, surtout à la place de l'analyste - en cause -, et plus encore concernant le sexuel, bien que la perche nous soit tendue! La castration, une fois pour toutes ça se saurait...

Mais, n'y aurait-t-il pas un désir (de savoir? sexuel?) qu'il faut céder pour ne pas céder sur son désir... d'analyste ?

Alors plutôt relisons : «... l'homme et la femme nous ne savons pas ce que c'est ». Jacques Lacan, ...Ou pire, Séminaire inédit, séance du 12 janvier 1972. Déjà en 1955, Lacan soutenait que « Les deux versants, mâle et femelle, de la sexualité, ne sont pas des données, ne sont rien que nous puissions déduire d'une expérience », Jacques Lacan, Le séminaire, Livre III.

Le terme de viril, que cette analyste emploie, me paraît plutôt pouvoir s'accorder à cette remarque : " Le sujet ne peut vraiment centrer son désir qu'en s'opposant à ce que nous appelons une virilité absolue". Jacques Lacan, Le séminaire, Livre V.

Alors. Rien, vraiment rien, n'empêche un analyste de jouer le rôle d'un partenaire féminin, en tout cas, logiquement. Lacan souligne que la réussite fut que Lucy ait pu "répondre...comme une femme à un homme". C'est là qu'il lui rend hommage de s'être laissé conduire dans la dimension de l'éros nécessaire à la cure (curée, plutôt ! de ce patient). Pour cette femme analyste, l'objet phallique est positionné seulement parce qu'il joue un rôle dans le désir de l'autre.

Sa jouissance est ailleurs, elle est désemparrassée de l'enjeu d'un objet que

croît convoiter l'autre, elle n'est pas figée, et c'est pourquoi elle n'a pas besoin de se dérober comme analyste. Tout est affaire de semblant puisque ça parle, encore et toujours, et que c'est là, la cause, de la jouissance. Le rapport sexuel c'est la parole.

Aimerez-vous, comme moi, relire ce bout de phrase "D'un discours qui ne serait pas du semblant."(Un homme et une femme et la psychanalyse, p 147) : où Lacan se dit "...comme homme, masculin, exposé là sous le vent de la castration...Elle, la vérité, mon imbaisable partenaire, elle est certes dans le même vent. Elle le porte même, être dans le vent, c'est ça". Soulevant de la castration au point (p 48) de dire qu'il n'a pas besoin de prouver la performance de la langue, comme le linguiste, puisqu'il la fait, la performance, en produisant du plus de jouir, pour ceux qui l'entendent.

Cette femme analyste Lucy Tower, dont Lacan se régalaient publiquement de son langage, a produit un plus-de-jouir dans la performance d'une écriture inédite au discours analytique, en perforant sa résistance à ce qui pouvait sembler de l'impossible. A portée de sa main, elle produisit ce bout de réel qui prit une renommée dans un séminaire "L'angoisse". C'est comme dans d'autres domaines où s'exerce des inventions scientifiques ou artistiques.

Alors? Foin de la psychologie!

"Ce que j'exige, disait Lacan dans " Problèmes cruciaux pour la psychanalyse", (...) c'est (...) de pénétrer ce qu'il y a derrière une certaine résistance instituée dans le corps même des psychanalystes...Chercher le réel auquel la psychanalyse a à faire dans la psychologie est le principe d'un dévoiement radical...Face au prétendu savoir psychologique, tissé de fausses croyances dont la première est celle de ces identités intuitives qu'on appellerait le moi, la psychanalyse permet de tracer autrement la voie. "

C'est actuel.

Claude Lecoq, mercredi 18 décembre 2013